

Au-delà du PIB
Dominique MÉDA
Éditions Champs Actuels – Flammarion
ISBN : 978-2-0812-1651-8
Prix public : 7 euros – 276 pages

Ce livre en format de poche est en fait la réédition revue et augmentée d'un ouvrage publié au cours de l'année 2 000 chez le même éditeur et intitulé « Qu'est-ce que la richesse ? ». Le sous-titre de la présente édition – « Pour une autre mesure de la richesse » – décrit bien l'ambition de l'auteure, au moment où le président de la République confie à deux Prix Nobel d'économie – Amartya Sen et Joseph Stiglitz – une réflexion sur la « limite du produit national brut comme critère de mesure de la performance économique et du bien-être ». Disons-le tout de suite, c'est surtout le second point – la mesure du bien-être - qui intéresse l'auteure, et cela depuis de nombreuses années.

Dans une première partie, Dominique Méda décrit la conception de la richesse telle qu'elle apparaît chez les économistes classiques, et en particulier Malthus. Elle montre comment la limitation de la richesse aux seuls biens matériels est liée à la difficulté technique d'appréhender d'autres dimensions de la richesse, ainsi qu'à la volonté d'instituer l'économie politique comme une science. Les néo-classiques ont poussé le raisonnement plus loin encore en retenant comme richesse tous les biens qui peuvent satisfaire le désir humain, à partir du moment où ils se trouvent disponibles sur le marché, et cela sans préoccuper de leur contribution au bien-être collectif. C'est d'ailleurs ce que ces derniers, par un « hold-up » sémantique, nomment l'utilité... Bien qu'elle soit souvent l'œuvre d'économistes keynésiens et marxistes, notre comptabilité nationale est l'héritière de cette conception de la richesse, qui se focalise sur les biens matériels, en excluant tout ce qui n'est pas valorisé en termes de prix de marché. Ainsi les principaux agrégats de richesse intègrent de façon positive le coût des nuisances provoquées par la croissance, alors qu'il a fallu attendre 1976 pour que la production non marchande des administrations publiques soit comptabilisée au coût des facteurs, et que bien d'autres richesses ne sont pas répertoriées, comme le travail domestique ou l'activité associative. Dans une seconde partie, la sociologue décrit les tentatives d'enrichir l'outil statistique et de mesurer la richesse – et sa croissance – par d'autres indicateurs que le produit intérieur brut (PIB). Elle cite bien entendu en premier lieu l'indicateur de développement humain (IPH) développé dès 1990 par le programme des Nations-Unies pour le développement (PNUD) sous les conseils de Amartya Sen, et qui prend en compte – en plus du PIB par habitant en parité de pouvoir d'achat – le taux de scolarisation et l'espérance de vie à la naissance. D'autres indicateurs – appelés composites – sont décrits, qui prennent en compte des éléments aussi divers que la participation des femmes à la vie sociale, ou bien la sécurité des individus.

Ces tentatives – aussi intéressantes fussent-elles – ont provoqué de nombreuses critiques de la part des économistes et des statisticiens, sur lesquelles Dominique Méda revient longuement. Sans doute la plus pertinente d'entre elles est le caractère « arbitraire » de la pondération accordée à tel ou tel critère dans ces indicateurs composites. Dominique Méda ne conteste pas cette difficulté. C'est la raison pour laquelle elle défend l'idée d'une forme de « démocratie participative » pour définir les éléments qui devront être pris en compte dans la définition d'un indicateur du bien-être, et la part qui pourrait être accordée à chacun d'entre eux. Poussant plus loin l'analyse, Dominique Méda montre que les critiques sur les indicateurs composites révèlent une incapacité philosophique à penser la société comme un collectif. À l'individu de l'économie néo-classique qui imprègne le discours dominant, elle entend substituer – dans la lignée de Nietzsche, Freud et Habermas – le sujet : c'est-à-dire un être humain capable de se penser comme membre d'une société, de s'imposer des règles et de maîtriser ses désirs. Pour Dominique Méda, le temps humain ne doit pas se réduire à celui du consommateur et du producteur, tel un Janus à deux faces. Façonner le monde n'est pas l'exploiter et l'asservir pour satisfaire des besoins individualistes et destructeurs, sans cesse attisés par la publicité. Ce qui conduit Dominique Méda à plaider – sur les traces d'Edgar Morin – pour une véritable « politique de civilisation », et cela bien avant que notre président de la République n'en reprenne l'expression.

Pierre VINARD